

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 28 JUIN 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIÈRE.

S'il est vrai que par mes précédents articles j'ai réussi à soulever au moins un coin du voile qui, en ce pays, recouvre la question de l'éducation ouvrière, je suis cependant loin d'espérer que le mal signalé puisse disparaître en un jour et que la génération actuelle tirera grand profit du remède qu'elle jugerait à propos d'appliquer. Les écoles du soir pour l'enseignement du dessin, de certains arts et de certaines sciences peuvent rendre des services à ceux dont l'éducation industrielle n'a été qu'ébauchée, aux jeunes gens qui, sans elles, passeraient peut-être leurs longues soirées d'hiver dans la dissipation; en tous cas, on ne saurait trop engager les uns et les autres à fréquenter ces cours ouverts sur différents points du pays. Mais, je le répète, il est temps de se persuader que l'instruction et les métiers ne sont pas incompatibles. Plus un ouvrier aura de connaissances, plus il s'élèvera dans sa propre estime et dans celle de ses concitoyens de toutes classes. Est-il besoin de dire que la pitié s'étend aux malheureux condamnés à vivre dans une ignorance involontaire, mais que le mépris s'impose à l'égard des esprits revêches qui, par orgueil, s'y obstinent et s'y complaisent? L'histoire, d'ailleurs, elle-même, fait justice des prétentions déplacées de ceux qui affirment qu'il n'est pas nécessaire d'être instruit pour exercer un métier. Sans doute, pour rester au bas de l'échelle, il n'est pas nécessaire d'acquiescer beaucoup de connaissances; c'est différent si l'on a la prétention d'aspirer aux principaux emplois, aux premiers rangs. On sait qu'en France les rois eux-mêmes apprenaient un métier; Pierre Ier, de Russie, voulant créer une flotte pour étendre sa puissance sur mer, apprit à construire des vaisseaux, et, pour cela, travailla comme simple charpentier de navire dans les chantiers de Sardam; le vénérable Peter Cooper, mort millionnaire, fut apprenti-carrossier, et sentait si profondément l'utilité de l'instruction pour s'élever dans l'industrie à laquelle il devait sa fortune, qu'il légua à la ville de New-York et à la classe ouvrière l'Institut qui porte son nom.

Si je disais au premier charpentier venu qu'en traçant une ferme-héritière, il fait deux fois l'application de ce théorème de géométrie que le carré de l'hypothénuse d'un triangle rectangle est égal à la somme des carrés formés sur les deux autres côtés, et qu'en opérant d'après ce théorème, on obtient d'abord la ligne de base de la ferme-héritière, puis le chevron lui-même, il me rirait probablement au nez. Cependant, les maçons se servent tous les jours de cette même règle lorsque, voulant tirer le trait-carré d'une bâtisse, ils font ce qu'ils appellent une équerre avec les dimensions 6, 8 et 10 pieds, les deux premières représentant les deux côtés les plus courts du triangle rectangle et la troisième l'hypothénuse dont le carré est égal à la

somme des carrés formés sur les deux autres côtés. Ouvrier, d'où te vient cette règle si commode en usage depuis des milliers d'années probablement? N'ai-je point vu toiser ici une cheminée de fabrique de plus de cent pieds de hauteur ayant la forme d'une pyramide tronquée absolument comme s'il se fût agi d'un prisme! A chaque instant, l'ouvrier en bâtiment a l'occasion de se servir de la géométrie, et s'il arrive sans elle à des résultats qui lui paraissent satisfaisants, c'est en suivant le système le plus incertain et le plus coûteux, celui de la routine et des tâtonnements. Bien entendu, l'absence d'études et de connaissances a le même effet dans toutes les branches, car, à la base de chaque industrie, il y a une science ou un art dont on ne peut se passer sans se faire simple imitateur avec tous les désavantages qui en découlent. En 1867, on constatait, en Angleterre, que les teinturiers étrangers, surtout ceux de France, étaient ceux qui imprimaient, tant aux étoffes qu'aux cuirs, les plus belles couleurs; cela était dû à ce que ces ouvriers avaient étudié la chimie. Un rapport écrit à cette époque, résultat d'une enquête ordonnée par le parlement anglais sur la condition de l'industrie en Angleterre, affirme qu'une connaissance de la chimie et de l'histoire naturelle serait très-utile au cultivateur, et que le besoin de semblables études se fait de plus en plus sentir, si l'on tient à développer les productions du sol. La Chambre de commerce de Birmingham rendait, à la même date, le témoignage suivant à la science:—"Dans les autres pays, les ouvriers reçoivent des leçons dans les sciences et les arts: on s'aperçoit de cela par l'amélioration rapide de leurs produits manufacturés, la beauté de la forme, l'excellence du fini, l'adaptation à l'objet auquel ils sont destinés, et au bon marché de la marchandise. La supériorité de nos compétiteurs les met maintenant à même de nous remplacer sur les marchés du monde entier."

L'Ouvrier m'ayant ouvert ses colonnes pour mettre devant son public quelques idées sur la question de l'éducation ouvrière, il me faut bien dire l'essentiel au risque de blesser la susceptibilité du malade en lui déclarant sa maladie. Nombre de fois, on a, en hauts lieux, rendu témoignage au Bas-Canada des progrès que l'instruction générale y a faits: le travail accompli compte pour beaucoup, car il serait à faire, et c'est autant de gagné. Mais, chacun sait que très peu d'ouvriers, non seulement en Canada, mais dans l'Amérique du Nord en général, ont reçu d'instruction scientifique, ou, pour n'effrayer personne, ont été formés conformément à des principes et suivant certaines études à l'instar des hommes de professions ordinaires, ils sont perdus. Depuis trente ans, j'en ai connu au moins une vingtaine, à Montréal seul, qui ont consacré beaucoup de temps et d'argent à la recherche du mouvement perpétuel ou quelque chose de semblable,—hommes parfaitement sensés d'ailleurs, mais dont l'éducation, en matière de sciences, avait été complètement négligée. Ne voit-on pas encore tous les jours des gens engagés dans l'horlogerie, la construction des engins et des machines de toutes sortes et qui n'ont jamais ouvert un livre traitant de la mécanique et ne sauraient raisonner correctement l'effet qu'ils comptent obtenir du levier, de la poulie ou du plan incliné? Combien d'obtiens n'ont jamais étudié l'optique et de peintres qui ignorent la théorie de l'harmonie

des couleurs! Combien, enfin, dans tous les métiers, pourraient nous dire la différence qui existe entre la force et l'inertie, et ont dépensé beaucoup d'argent pour n'avoir pas conquis la valeur de ces deux simples mots! Chose qui ne surprendra sans doute personne, on a toujours trouvé que ces hommes ainsi à moitié formés étaient les plus incontrôlables, et que, pour peu qu'ils eussent de talent naturel et de hardiesse, ils devenaient facilement des fauteurs de troubles soit dans l'atelier, soit dans la rue.

L'extrait suivant tiré de la *Contemporary Review* renferme un grand avertissement pour l'ouvrier, et lui laisse entrevoir quel sort l'attend s'il ne se prépare pas aux luttes que les conditions de la société moderne lui réservent:—

"La compétition est la cause de tout progrès: c'est le grand levier de l'activité industrielle, la source de notre puissance. Mais la compétition produit une agitation sans fin, un malaise continu, et une instabilité générale. Personne n'est satisfait de son lot, personne n'est sûr de l'avenir. Le riche brûle du désir d'acquiescer de plus grandes richesses, et celui qui travaille pour vivre craint de perdre son pain quotidien. Tous les hommes sont libres, et tous accomplissent leur destinée; il n'y a point de classe privilégiée point de métier inaccessible; l'égalité est établie par la loi, mais, de fait, l'inégalité existe, et elle choque d'autant plus que tout homme peut aspirer à tout. Plus les rêves dont on se berce sont enchanteurs, plus les réveils sont peinébles. Tous peuvent essayer de monter au plus haut de l'échelle, mais peu y parviendront, et les infortunés qui restent au bas maudissent ceux qui sont audessus d'eux, et envient leur place. Autrefois, les hommes n'étaient point travaillés du désir de changement, parce qu'ils ne découvraient pas comment ils pourraient y parvenir. Ils n'ambitionnaient pas de changer leur état, et ne resentaient point la soif des richesses; car, tout cela était au-delà de leur atteinte. Leur sort en ce monde était fixé: leurs espérances étaient pour un autre monde. Maintenant, ils désirent jouir du bonheur en cette vie, et cherchant à renverser tout ce qui peut-être un obstacle à l'équale distribution des plaisirs terrestres. Il ne faut pas oublier qu'il y a plusieurs raisons pour lesquelles les hommes de notre temps recherchent les richesses avec beaucoup plus d'ardeur qu'autrefois. D'abord, elles peuvent leur procurer beaucoup plus de jouissances qu'à l'époque dont nous parlons,—tels que le confort du chez soi, l'abondance en tout genre, les plaisirs de parcourir le monde entier. Les étés passés dans les sites charmants des Alpes, et les hivers sur les côtes enchantées de la Méditerranée,—tout cela a remplacé l'existence monotone du féodal baron, qui n'avait d'autre moyen de dépenser ses grands revenus qu'en donnant des fêtes à ses subordonnés. De nos jours, les rapports de bienveillance qui existaient autrefois entre le maître et ses serviteurs, entre propriétaires et tenanciers, ont complètement disparu. Le propriétaire et le capitaliste ne songent plus qu'à accroître leurs revenus, et ils se conforment en cela au principe de l'économie politique orthodoxe, car plus on cherchera avec ardeur à acquiescer des richesses, plus la fortune publique s'étendra. D'un autre côté, les tenanciers et les ouvriers de toutes les classes sont de jour en